

Les Rêves de nos mères

Carine Pitocchi

Les Rêves de nos mères

Longfield Park
1912-1914



© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2020.
© À vue d'œil, 2020, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0445-8

ISSN : 2555-2848

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

*À nos mères, grands-mères,
arrière-grands-mères qui ont rêvé
suffisamment fort pour faire éclore le
monde dans lequel nous vivons.
À la mémoire de toutes celles qui ont
œuvré dans la lumière ou l'anonymat
pour que les petites filles que nous
sommes aient aujourd'hui les mêmes
droits que les hommes ; charge à nous
de ne jamais oublier d'où nous venons
et de continuer ce combat qui n'aura
jamais de fin...*

C'est la bande originale du film *Atonement* (2007), composée par Dario Marianelli, qui m'a accompagnée durant toute l'écriture de ce roman.

CHAPITRE PREMIER

Longfield Park, juin 1912.

Les cris étouffés résonnant dans l'obscurité. Le murmure insidieux des flammes courant le long des murs. La fumée, la panique, la terreur.

Julia se réveilla en sursaut. Malgré la fraîcheur de la chambre, elle était en sueur. Elle chercha à tâtons l'interrupteur ; la lumière la rassurait. Charles avait fait installer l'électricité au domaine quelques mois plus tôt, mais elle s'était rendu compte, quand celles-ci avaient disparu, qu'elle regrettait leurs bonnes vieilles lampes à huile. Au moins avec elles, on ne dormait jamais dans l'obscurité totale. Avec l'électricité, la petite flamme sécurisante s'était envolée.

Julia s'assit et étendit machinalement le bras pour toucher la place vide à côté de la sienne. Évidemment, Charles n'était pas là, couché près d'elle. Son lit était désormais froid, vide, tout comme elle.

La nausée la reprit, comme chaque fois que ce cauchemar revenait hanter son sommeil. Elle devait se recoucher ; cela passait plus vite quand elle était allongée. Le médecin avait diagnostiqué une névrose hystérique due à la mort de Lord Charles. Il n'y avait rien à faire, si ce n'était attendre que le temps fasse son œuvre et finisse par atténuer la souffrance. Recroquevillée en position foetale, elle contemplait, le regard vide, le mur d'en face.

L'horloge affichait neuf heures du matin. Alma n'allait pas tarder à lui monter son petit-déjeuner. Cette dernière avait remplacé sa dévouée Maria. Le personnel

avait été d'un grand soutien pour Julia lors de son retour à Longfield, œuvrant avec discrétion et compassion pour qu'elle se sente mieux. Eux aussi avaient perdu des êtres chers cette nuit-là ; sans doute en souffraient-ils également. Mais comme toujours avec les domestiques, rien ne se voyait, tout se faisait dans une dignité silencieuse, presque religieuse.

Julia entendit la porte s'ouvrir, laissant pénétrer les effluves réconfortants de l'eau de Cologne d'Alma.

— Bonjour, Lady Ashford, dit-elle en posant le plateau pour aller ouvrir les rideaux.

— Bonjour, Alma.

Julia préféra rester couchée sur le flanc. La lumière du soleil pénétra dans la pièce.

Alma se retourna pour juger de l'état de sa maîtresse. Elle pinça les lèvres :

la santé de Lady Julia semblait empirer au lieu de s'améliorer. Elle en parlerait à Mrs Hallister, l'intendante, dès qu'elle redescendrait à l'entresol. Alma hésita un moment puis s'approcha de l'imposant lit à baldaquin.

— Madame souhaite-t-elle que je l'aide à s'asseoir ?

Voir Lady Julia dans un tel état la rendait malade.

— Merci Alma, j'ai besoin d'un petit instant. Je crois que j'ai encore la nausée.

— Vous voulez que je demande à Mrs Hallister de faire venir le médecin ?

Alma posait la question par principe. Elle savait pertinemment que Lady Ashford refuserait.

— C'est inutile, regardez, je vais déjà mieux, annonça Julia en se redressant péniblement.

Alma se précipita pour ajuster les coussins dans son dos. Dès qu'elle eut fini, elle posa le plateau du petit-déjeuner sur le lit sous le regard écoeuré de sa maîtresse.

— Vous pouvez le rapporter, Alma, je n'ai pas très faim ce matin.

D'ordinaire, Alma obéissait sans discuter, mais elle était réellement inquiète pour Lady Julia. Celle-ci avait le teint plus pâle que les draps. Elle refusait de manger depuis la catastrophe et Alma s'était aperçue en l'habillant que désormais, elle flottait dans ses robes pourtant très ajustées.

— Mrs Alder a confectionné des croissants comme les font les Français, dit timidement Alma.

Julia avait bien remarqué cette magnifique viennoiserie qui trônait fièrement à droite du plateau. En temps

normal, elle se serait jetée dessus et en aurait probablement demandé un second.

— Vous savez, madame, ça fait même plusieurs jours que Mrs Alder s'entraîne à les réaliser pour vous faire plaisir.

La culpabilité ne la quittait plus. Elle s'en voulait de tout et pour tout. Pour ce qu'elle faisait comme pour ce qu'elle ne faisait pas. Charles aurait détesté la voir agir ainsi, c'était indigne d'elle, de son nom, de son rang. Et cette nausée qui refusait de la laisser en paix, qui lui rappelait sans cesse son dégoût d'elle-même – parce que injustement, elle était toujours là. Parce qu'elle était coupable, oui, coupable d'avoir survécu hier, et coupable de refuser de vivre aujourd'hui. De la même façon, et même si c'était insignifiant au regard de tout le reste, elle se sentait coupable de ne

pas rendre hommage à ce croissant qui avait dû donner bien du fil à retordre à cette pauvre Mrs Alder.

— Faisons un marché, Alma. J'en mange une bouchée et vous le terminez. Ainsi j'aurai avalé quelque chose ce matin et Mrs Alder n'aura pas fait tout ce travail pour rien.

Sa femme de chambre la dévisagea un instant et finit par acquiescer. Julia déchira en deux le croissant et en tendit une moitié à Alma. La domestique ne la porta pourtant pas tout de suite à ses lèvres, ce qui n'échappa pas à Lady Ashford.

— Vous attendez que je mange d'abord ?

— Oui, madame.

— Vous êtes une fille intelligente, Alma, déclara Julia en introduisant avec

un haut-le-cœur un premier morceau dans sa bouche.

Alma sourit, touchée par le compliment de sa maîtresse.

— Allons, c'est votre tour maintenant, Alma.

— Oui, madame.

La jeune femme mordit à son tour dans le croissant avec ravissement. Elle n'en avait jamais mangé auparavant et il lui sembla qu'elle s'en souviendrait pour le restant de ses jours. En voyant son air gourmand, Lady Julia éclata de rire, finissant sans même s'en rendre compte le morceau qui lui restait. Alma pouffa, la bouche pleine, rassurée de voir que Lady Julia savait encore rire.

Alma était entrée au service des Ashford à l'âge de quinze ans. Pour elle et sa famille, il s'agissait d'une bénédiction. Sa mère s'était retrouvée seule avec